



Des souvenirs qui changent de voix

Au Livre sur les quais, des élèves de 16 à 18 ans ont lu devant des résidents de la Fondation La Rozavère les textes nés de leurs rencontres. Entre souvenirs confiés, liberté d'écriture et émotion partagée, la littérature a rapproché deux générations.

«Oui, j'ai mal au poignet. Oui, j'ai chaud. Oui, ma famille me manque. En dépit de tout cela... Tout va bien.» La voix est celle d'un adolescent. La vie, celle d'une résidente d'un EMS de la fondation La Rozavère. Le 4 septembre, sur la scène

du lac, Raphael raconte la guerre aperçue depuis une chambre d'enfant, l'arrivée en Suisse, un poignet blessé, la présence rassurante d'un mari désormais disparu. Après chaque épreuve revient la même phrase, obstinée: «Tout va bien.» Devant lui, parmi le public,

se trouvent quelques-uns des résidents dont les existences ont nourri les textes. Pendant une matinée, leurs souvenirs passent par des voix de jeunes de 16, 17 ou 18 ans.

Entrer dans la vie d'un autre

Des chaises supplémentaires sont ajoutées à la hâte en marge des gradins. Les rangs se remplissent et des passants s'arrêtent, intrigués, sur les quais de Morges. Au micro, Alix Billen, directrice du Livre sur les quais, présente *Trajectoires, histoires croisées*, le petit recueil qui a conduit ces adolescents jusqu'ici. Au printemps, seize élèves du gymnase de Morges et du collège Champittet sont allés à la rencontre de onze résidents volontaires de la fondation La Rozavère. La doyenne du groupe a 100 ans. Avant de pousser la porte de l'EMS, les élèves ont appris à poser des questions, mais surtout à les poser avec délica-



Le livre sur les quais, → Morges.

Ordre: 3021648
N° de thème: 840012
Référence:
b7a057b5-f840-4788-a0c5-7117ad7f9c67
Coupure Page: 2/3

A gauche
Les gradins de la Scène du lac se sont rapidement remplis avant le début de la rencontre.

tesse. Le 21 mai, les générations se sont rencontrées. Les uns avaient quelques heures pour accueillir des souvenirs accumulés pendant des décennies; les autres devaient confier des fragments parfois heureux, parfois douloureux, à des inconnus assez jeunes pour être leurs petits-enfants.

L'idée est née des activités que le festival mène déjà auprès de ces deux publics. «Nous travaillons beaucoup avec les jeunes tout au long de l'année et nous allons aussi plusieurs fois par an en EMS avec une autrice ou un auteur, explique Alix Billen.

Nous nous sommes dit qu'il fallait faire se rejoindre les deux.» La Rozavère, puis les deux établissements scolaires, ont immédiatement accepté. Restait à transformer la rencontre en littérature.

Adrien Gygax, écrivain et intervenant de l'institut de formation Désir d'écrire a accompagné ce passage délicat. Car les élèves ne devaient pas dresser des procès-verbaux de vies.

«Ils ont ajouté des choses, en ont retranché, hésité, réécrit.»

Ils ont choisi un point de vue, inventé une forme, rapproché parfois leurs propres émotions de celles qu'on leur avait confiées. Puis ils ont repris leurs textes. «Ils ont ajouté des choses, en ont retranché, hésité, réécrit», rappelle l'écrivain. Les résidents ont ensuite reçu les récits, les ont lus et approuvés. Le choix des initiales n'est pas un procédé littéraire. Adrien Gygax précise qu'il répond à une politique de l'EMS:



Ci-dessus
Céleste lit le récit de vie que lui a confié «Madame Ch.».

En médaillon
Une résidente de la fondation La Rozavère sourit en écoutant les jeunes lire les textes qu'ils ont préparés.

dès que les récits sortent de l'établissement, les résidents sont ainsi désignés pour préserver leur identité, notamment lorsque leur histoire touche à des éléments intimes ou médicaux. La règle n'a toutefois rien d'imposé: après avoir relu leur texte, certains ont expressément accepté que leur prénom apparaisse. Jusqu'au bout, les personnes racontées ont donc conservé la maîtrise de ce qui pouvait être révélé d'elles.

Sur scène, cette liberté apparaît dès les premières lectures. Cloé rapproche l'amour reçu par une résidente de celui que lui donne sa propre mère. Elise fait revivre un premier bal et le regard échangé avec celui qui deviendra un mari. Inès entraîne le public dans les ruelles de Florence grâce à un homme qui ne voyage plus qu'en fermant les yeux. Zélia remonte jusqu'à une ferme de Toscane où trois lits devaient accueillir sept personnes. Une autre his-

toire mêle un jeune pianiste à un accordéoniste âgé dans une improvisation imaginaire. Le réel a fourni les notes; les élèves ont composé autour.

Des vies plus grandes que le temps

Les hésitations de la lecture à haute voix et les phrases parfois reprises ne brisent pas le charme. Elles rappellent au contraire ce qui se joue: ce ne sont ni des comédiens ni des biographes chevronnés, mais des jeunes qui osent se tenir en public avec la vie de quelqu'un d'autre entre les mains.

Céleste raconte une femme partie de chez elle à 16 ans, devenue sommelière puis grande voyageuse. Bali, la Corée, la Jamaïque, la Thaïlande, le Kenya défilent avant que le récit ne revienne à La Rozavère, où Serge, son second mari, est mort peu après leur arrivée. Quand Céleste termine, elle ne dit pas seulement avoir découvert une rési-



Le livre sur les quais, → Morges.

Ordre: 3021648
N° de thème: 840012
Référence:
b7a057b5-f840-4788-a0c5-7117ad7f9c67
Coupage Page: 3/3



Une résidente de La Rozavère cherche le texte consacré à son histoire dans le recueil *Trajectoires. Histoires croisées*.

dente. Elle dit avoir «voyagé à travers ses souvenirs».

C'est précisément ce qu'Adrien Gyga voulait rendre audible. «La mission d'un festival, c'est que les livres et les auteurs sortent des librairies et rencontrent les lecteurs sous une autre forme, dit-il. Ici, on peut entendre la

«On a tous des histoires qui valent d'être écrites.»

voix d'un jeune, sa mélodie.» Il ne s'agit pas uniquement de faire connaître les textes. Ces vies réveillent chez ceux qui les écoutent le souvenir de leurs parents, de leurs grands-parents, de leur propre parcours.

A mesure que les récits s'enchaînent, le grand âge cesse d'apparaître comme une période immobile. Au fil des textes surgissent des enfants courant dans les

champs, des travailleurs, des amoureux, des voyageurs, des mères, des frères et des sœurs. Le projet renverse doucement les places. Les adolescents deviennent les dépositaires de la mémoire; les résidents, les personnages principaux d'un livre neuf.

«Ils nous ont fait du bien»

Après la dernière lecture, les questions quittent la scène pour circuler entre les générations. Qu'est-ce que cette expérience a changé? Une élève évoque «une autre vision du monde» et l'envie de ne plus se gâcher la vie pour des choses futiles. Un camarade reconnaît qu'il n'est pas facile d'aborder avec une personne âgée des sujets chargés d'émotion, mais que cette écoute a élargi sa manière de voir. Une autre résume la leçon: «On a tous des histoires qui valent d'être écrites».

Chez certains, le mouvement se prolonge déjà dans la famille. Elise raconte avoir tenté avec son grand-père une démarche semblable à celle vécue à La

Rozavère. Sans ce projet, dit-elle, l'idée ne lui serait sans doute jamais venue. Ecrire, ajoute-t-elle, c'est garder un souvenir «à travers nos yeux».

Puis une voix âgée prend le micro. Elle ne cherche pas une grande formule: «Les étudiants qui sont venus à La Rozavère, on a eu des échanges formidables. C'étaient des moments d'intimité extraordinaires. Ils nous ont fait du bien, à nous les vieux». Quelques mots suffisent à dire ce que les textes ont produit avant même de devenir un livre: quelqu'un s'est assis, a posé des questions et a pris le temps d'écouter.

Alix Billen souhaite désormais renouveler l'expérience chaque année. Sur les quais, la rencontre s'achève, mais les visiteurs peuvent laisser leur nom pour recevoir le recueil. Les histoires confiées en mai vont passer dans d'autres mains. C'est peut-être ainsi qu'une mémoire continue de vivre: lorsqu'une personne la raconte, qu'une autre la réécrit et qu'une troisième, à son tour, accepte de l'emporter. |